

Onzième année, Numéro 24, Automne-Hiver 2016/2017 publiée en hiver 2017

**Formes de vie et modes d'existence durable: une
approche sémiotique de *L'Homme qui plantait des arbres*
de Jean Giono, et un poème de Malek-al-Shoarayé
Bahar**

DJAVARI Mohammad Hossein

Professeur

Université de Tabriz

E-mail: mdjavari@yahoo.fr

(Date de réception: le 31 octobre 2015- Date d'approbation: le 28 mai 2016)

Résumé

Cet écrit a pour objet de faire une étude sémiotique du discours littéraire. Celui-ci qui a souvent joué un rôle de précurseur parmi d'autres expressions artistiques, nous a toujours incités à suivre une forme de vie et un mode d'existence fondés sur la raison, sur le sentiment de la solidarité avec les autres et avec la nature et, enfin, sur l'éthique. A travers deux textes, *L'homme qui plantait des arbres* de Giono et un poème de Malek-Al- Shoarayé Bahar, *Digaran kachtand...*, appartenant à deux cultures différentes, nous chercherons d'une part, à dégager grâce à une analyse sémiotique une certaine éthique de l'environnement et, d'autre part, d'illustrer l'idée suivant laquelle la littérature en discursifiant le monde, propose une véritable valeur transculturelle, une interdépendance existentielle. La biosphère et la sémiosphère, tout comme le culturel et l'interculturel, nous intéresseront pour illustrer notre objectif.

Mots-clés: Giono, Bahar, Sémiotique, Interculturel, Sémiosphère.

Introduction

Les formes de vie trouvent sens dans la réunion entre les expressions (des formes du cours de vie) et des contenus (des valeurs, des émotions, des enjeux et des croyances). (Fontanille, 2015). A l'échelle interculturelle, « pour comprendre de quelle manière la littérature se saisit des questions d'environnement, une éco-critique comparée est à construire », constate Alain Suberchicot (2012). A partir de deux textes appartenant à deux cultures différentes, l'un à la culture orientale et l'autre à la culture occidentale, donc à deux systèmes de signes différents, notre étude tente d'illustrer, dans la mesure du possible, comment la littérature dit « les formes de vie et modes d'existence durables ». Ces deux textes littéraires sont les suivants: « *L'Homme qui plantait des arbres* », une nouvelle de Jean Giono, (1953) et « *Digaran kachtand ma khordim, Ma bekarimo digaran bkhorand* » (1952) dont la traduction serait: « *Les autres (nos prédécesseurs) ont cultivé la terre et nous, nous en avons bénéficié et nous, à notre tour, nous devons cultiver la terre pour que les autres puissent en bénéficier* ».

Nous avons ici affaire à deux systèmes de signes, deux systèmes sémiotiques et deux sémio-sphères différents. Nous envisageons donc une analyse sémiotique permettant d'introduire des points de vue, éthique, écologique, sociologique et anthropologique; cette approche nous conduira à saisir une conception et une vision fondées plus sur la protection de la nature, de la planète et de l'espace environnemental que sur l'intérêt unilatéral de l'homme comme maître de cette planète.

Nous autres humains sommes prisonniers de ce monde et citoyens de cette planète. La destruction de la planète équivaut à la destruction de l'homme comme citoyen de ce monde. Toute négligence à l'égard du contrôle des produits alimentaires, des polluants chimiques, de l'espace et de l'environnement n'aura que des conséquences fatales pour notre vie. Les statistiques témoignent de cette réalité: les cancers sont la première cause de mortalité dans le monde et représentent chaque année presque plus de trente

pour cent de la mortalité. Une modification de nos modes de vie et de nos comportements alimentaires permettraient peut-être la réduction de la mortalité due aux cancers sachant bien que notre santé dépend de l'environnement, des formes de vie et des modes d'existence.

Le texte de Malek-al-Shoarayé Bahar

Ce poème, écrit en 1952, rapporte le dialogue du Roi Anouchirvan¹ (Roi de Perse de 531 à 579.) avec un vieil agriculteur:

Par un jour du mois d'hiver, le roi Anoushirvan quitte la ville pour aller à la chasse. Sur son chemin, il voit une ferme où il y a beaucoup de monde. Parmi ces gens, il remarque nonagénaire qui creuse la terre et y plante, avec un grand acharnement, des noix. Le Roi s'approche de lui et lui adresse la parole: « Bon courage, que fais-tu ici? » L'homme répond qu'il plante des noix. Le Roi continue: « Pourquoi t'acharnes-tu ainsi alors que tu es au bout du chemin. Je suis étonné de voir qu'un homme âgé comme toi ne se repose pas et passe son temps à planter des noix. Tu sais que le noyer met dix ans à produire des fruits. La mort t'emportera bientôt et tu vas faire tes adieux à la vie. Pourquoi donc planter des noyers? » Le vieil agriculteur lui répond avec flegme: « Quand nous étions enfants, il y avait des centaines de noyers autour de nous; nous montions à l'arbre et nous cueillions des noix sans savoir qui avait planté les arbres. Quand je serai mort, il y aura ceux qui viendront après moi pour cueillir les fruits des noyers que j'ai plantés. Je ne vois aucun mal à ce que je fais. D'autres ont planté pour que nous en profitions et nous, à notre tour, nous planterons pour le profit de ceux qui viendront après nous. Le Roi lui offre une bourse d'argent et le remercie. Déjà une récompense avant que l'arbre grandisse.

1. Il pose les fondations de nombreuses villes nouvelles et de palais ; les routes commerciales sont réparées et de nombreux ponts et barrages sont construits sous son règne. Pendant son règne, les arts et les sciences sont florissants en Perse, et l'Empire Sassanide est à son apogée.

L'Homme qui plantait des arbres

Le narrateur, personnage anonyme, effectue une randonnée dans une contrée située entre les Alpes et la Provence, région désertique où plus rien ne pousse excepté la lavande. Il campe alors auprès d'un « squelette de village abandonné », au milieu d'une « désolation » sans pareille, où pourtant la vie a jadis existé. Après une nuit de repos, il reprend son chemin mais manque bientôt d'eau. Il fait par chance la rencontre d'un berger silencieux nommé Elzéard Bouffier, qu'il prend, au début, pour « le tronc d'un arbre solitaire ». Celui-ci lui propose de passer la nuit chez lui, dans sa maison de pierres. Le narrateur est impressionné par la bonne tenue de la demeure et par la vie placide et sereine du berger qui vit seul en compagnie de son chien et de son troupeau de moutons.

Alors que la nuit s'avance, le narrateur observe le berger en train d'examiner, de classer, de nettoyer puis de sélectionner, un tas de glands. Il en choisit finalement cent, qu'il met de côté, puis va se coucher. Le lendemain, le narrateur, intrigué, demande au berger s'il lui est possible de demeurer chez lui une journée de plus. Le berger accepte puis prend la route avec son troupeau et son sac de glands. Le narrateur décide de suivre un chemin parallèle à celui du berger afin d'observer ce qu'il compte faire de ses glands. Ce dernier s'arrête enfin sur une petite clairière désertique et, à l'aide d'une « tringle de fer », fait un trou dans lequel il met un gland, puis rebouche le trou. Le narrateur comprend qu'Elzéard Bouffier plante des chênes et, ce jour-là, il en plante cent, « avec un soin extrême ». Engageant de nouveau la conversation, le narrateur apprend qu'Elzéard plante depuis trois ans des arbres: « Il en avait planté cent mille. Sur les cent mille, vingt mille étaient sortis. Sur ces vingt mille, il pensait encore en perdre la moitié, du fait des rongeurs ou de tout ce qu'il y a d'impossible à prévoir dans les desseins de la Providence. Restaient dix mille chênes qui allaient pousser dans cet endroit où il n'y avait rien auparavant ».

Le lendemain, le narrateur quitte la compagnie du berger et l'année d'après il est engagé sur le front de la Première Guerre mondiale. Il oublie

alors Elzéard Bouffier et son incroyable passion. Mais, lorsqu'il décide d'effectuer à nouveau une randonnée dans la région, le souvenir du berger silencieux lui revient.

Retrouvant le planteur, qui a changé de métier et qui est maintenant apiculteur (ses moutons étant en effet une trop grande menace pour ses plantations), celui-ci lui fait visiter sa nouvelle forêt dont les chênes datent de 1910. La création d'Elzéard fait alors « onze kilomètres de long et trois kilomètres dans sa plus grande largeur » et impressionne le narrateur qui a le sentiment d'avoir sous ses yeux une œuvre de création divine. Dès 1920, le narrateur rend régulièrement visite au berger solitaire, il constate ainsi la propagation des arbres, en dépit de quelques infortunes.

En 1933, le berger reçoit la visite d'un garde forestier, ce qui témoigne de l'importance de la forêt ainsi constituée au fil des années. Pour accélérer son projet, Elzéard Bouffier décide de fabriquer une maison afin de vivre au milieu des arbres. En 1935, le narrateur rend visite au berger en compagnie d'un ami garde forestier, à qui il dévoile le mystère de cette « forêt naturelle ». Ce dernier jure conserver le secret et voit en Elzéard Bouffier un homme qui a trouvé par cette activité « un fameux moyen d'être heureux ».

En 1939, il est décidé de commercialiser le bois de la forêt, notamment pour compenser le manque de combustible dû à l'introduction des voitures. Le projet avorte toutefois car la région est trop éloignée de tout circuit logistique. Le narrateur revoit une dernière fois le berger, en juin 1945. Ce dernier a alors 87 et il continue sa tâche de reforestation. Autour de lui, la région est revenue à la vie, notamment le village de Vergons où les habitants sont de nouveau présents et heureux. Ainsi, « plus de dix mille personnes doivent leur bonheur à Elzéard Bouffier ». Le narrateur a une dernière pensée pour le berger, sa générosité et son abnégation, qui font de sa réalisation « une œuvre de Dieu ». Elzéard Bouffier meurt paisiblement en 1947 à l'hospice de Banon.

L'analyse du texte de Bahar:

Nous allons chercher dans le texte de Bahar plusieurs éléments qui sont les signes de formes de vie et de modes d'existence durables.

Une éthique d'être pour les autres et pour l'environnement

Nous allons voir comment les signes linguistiques produisent dans ce texte des significations. Ce texte, riche de sens, a une valeur éducative exemplaire et, tout comme la nouvelle de Jean Giono en France, est entré dans les manuels scolaires en Iran. Il invite le lecteur à regarder autrement le monde et préconise également un sentiment de solidarité avec les humains. Les deux derniers vers du poème de Bahar résument toute la pensée du poète basée sur l'idée d'un cycle dynamique de la vie. Le cycle constant d'altruisme est le premier point important sur lequel il faut s'attarder.

« D'autres ont planté pour que nous en profitions et nous, à notre tour, nous planterons pour que ceux qui viennent (les autres) après nous puissent en profiter. »

D'autres (1) et Nous (1)

Nous (2) et ceux qui viennent après nous(2)

D'autres 1 = La génération antérieure (les actants de leur époque)

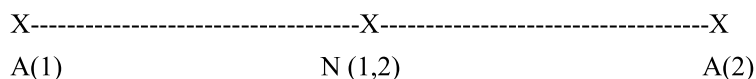
Nous (1) = Notre génération à nous qui bénéficie de l'acte des générations antérieures.

Nous (2) = Notre génération à nous (les actants du présent) qui seront considérés plus tard comme la génération antérieure.

Les autres 2 = La génération postérieure

Chacun est l'actant écologique de son époque, de son présent, avec l'idée qu'il a bénéficié des générations antérieures et fait bénéficier les générations postérieures.

Schéma d'interaction:



(N) fait le relais entre A(1) et A(2). Le sens de solidarité interhumaine et de l'altruisme est bien évident ici. Chaque génération, à son tour, joue le rôle de « nous » et devient en même temps « les autres » pour les générations postérieures. Autrement dit, nous sommes « nous » pour nous-mêmes et « autres » pour les autres. La solidarité avec la nature et l'environnement se réalise par l'acte de cultiver, de génération en génération. Non seulement « cultiver » n'a aucun inconvénient mais il devient signe d'une solidarité entre les générations, soit pour protéger l'Homme, soit pour protéger l'environnement.

Donc, l'"être au monde" de Bahar n'est pas un être uniquement « pour soi » mais aussi un « être pour les autres » et un être pour l'environnement.

« Les autres », dans la conception de Bahar, ce sont les humains. C'est l'altruisme à l'extrême degré. On comprend bien que Bahar n'adhère pas ici à une conception de valeur intrinsèque de la nature mais plutôt à une conception instrumentale de l'environnement, de la nature, dans ce sens que la terre est conçue comme moyen, comme instrument pour que les humains puissent toujours s'en nourrir rationnellement et raisonnablement de génération en génération, tout en la protégeant.

"Nous" et "les autres" sont considérés comme des actants responsables. "Planter" et "manger" sont des actes pour vivre et faire vivre les autres.

Donc, les énoncés de « faire » désignent un « faire » ou un devenir. Leur contenu n'est pas une relation statique, mais un événement dynamique où s'accomplit une certaine transformation ou transition.

La dimension temporelle

Un autre point qui mérite notre attention, c'est l'étendue temporelle que ce poème couvre: ce texte court et précis met en scène un petit dialogue qui a eu lieu au VI^{ème} siècle, mais en vérité l'étendue temporelle du texte englobe aussi bien les générations antérieures que les générations postérieures. En d'autres termes, les actes accomplis dans le passé et ceux qui seront

accomplis dans le futur sont tous concernés et le dynamisme de l'acte de planter persiste tant que la vie dure. C'est la mise en place d'un dynamisme constant pour préserver la vie de la nature et de l'environnement, tout en pensant à faire bénéficier les générations à venir.

L'arbre et ses origines

Les objets dans leurs différents aspects jouent un grand rôle dans l'économie des questions sémiotiques. (Fontanille, Zinna, 1999). Par une étude axiologique du statut de l'arbre en général et du noyer en particulier, on peut rendre compte de l'intérêt et de la place que l'arbre, en tant qu'objet sémiotique, occupe dans différentes cultures et littératures.

A chaque fois qu'on parle de l'arbre, on réfléchit aux intérêts qu'il peut apporter. A part ses fruits et ses bois, l'arbre est un moyen important pour lutter contre la pollution. Mis à part les intérêts matériels de l'arbre, cet ancien ami de la nature, possède d'autres fonctions et si l'on commence à les énumérer, il faut faire un voyage dans la sémio-sphère, la culture, la littérature et l'art de chaque pays.

Les hommes primitifs pensaient que l'arbre était un être vivant, ayant une âme. Chez tous les peuples du monde, surtout dans la mythologie, dans les livres sacrés, l'arbre possède ses vertus, ses valeurs etc,... Les croyances mythologiques et sacrées concernant les arbres ont peuplé les littératures.¹

A titre d'exemple, on peut parler de la valeur particulière du palmier dattier pour les Egyptiens et les Saoudiens, ou de la valeur de l'olivier pour les pays de la Méditerranée. Le palmier dattier ou le palmier pour les Saoudiens ou l'olivier pour les pays de Méditerranée prennent un sens différent du fait qu'ils produisent la nourriture des hommes, du fait que ces derniers habitent avec ces arbres et aussi du fait que leur imaginaire est marqué par cette géographie naturelle.

1. Voir aussi à ce propos l'Encyclopédie Universalis, La rubrique "Arbre".

Chez les Iraniens, l'arbre est le symbole de "l'amour iranien" et, dans la littérature persane, il est souvent question d'arbre de tendresse, d'arbre d'éveil, d'arbre de connaissance, d'arbre immortel.¹

Dans la littérature et la culture persanes, l'arbre est un symbole paradisiaque et céleste. Il a ses racines dans la terre, mais s'élève vers le haut, vers le ciel, vers la transcendance et la perfection. Dans la littérature, les jardins sont les lieux où les amoureux se rencontrent.

En ce qui concerne le noyer, originaire d'Iran, il a été introduit de Perse en Grèce dès l'Antiquité, par Alexandre à la suite de ses exploits en Iran, puis introduit en Italie par les Romains. Le choix du « noyer » n'est pas un hasard puisque cet arbre fructifie au bout d'un certain temps. Le personnage, le vieil agriculteur plante des noix sachant bien qu'il faut attendre plus de dix ans pour la première récolte.²

La plantation d'un tel arbre est synonyme de développement durable; il s'agit là de durée et de durabilité puisque le noyer est un arbre très résistant au froid; il est le symbole de la raison, de la fécondation, de la longévité et de la résistance face au mal.

Les signes de longévité

Comme la durée de vie du noyer, le grand âge du vieil agriculteur est évocateur de forme de vie et de mode d'existence durables. Le fait de présenter un personnage de 90 ans, ami de la nature, ami de l'arbre, démontre que toute liaison, toute communion avec l'environnement, et enfin toute amitié avec la nature deviennent cause indéniable de longévité, d'une vie durable.

Analyse de la nouvelle de Giono

C'est à la suite d'une commande du magazine américain *Reader's Digest*, en février 1953, sur le thème « Le personnage le plus extraordinaire que j'ai

1. Voir le site: Farhangetalesh.blogfa.com (Article de Réza Gorbani Rik, « L'arbre à l'ancienne Perse »).

2. WWW.lesarbres.fr/Fiche-noyer.php

rencontré » (« The Most Unforgettable Character I've Met »), que la nouvelle naît. Publiée également en anglais le 15 mars 1954, elle est aujourd'hui étudiée en classe en France, reconnue comme une œuvre majeure de la littérature, pour son message écologique de développement durable. La première publication en langue française, sous le titre *L'Homme qui plantait des arbres* a lieu dans la *Revue Forestière Française*, en 1973. D'après Giono lui-même, l'objectif était de « faire aimer à planter des arbres ». Il s'agit de l'histoire fictionnelle, présentée comme authentique, du berger Elzéard Bouffier qui fait revivre sa région, localisée en Haute Provence, entre 1910 et 1947, en plantant des arbres. Mais la nouvelle a eu un retentissement mondial. Elle est aujourd'hui considérée comme un manifeste à part entière de la cause écologiste.

Les messages que cette nouvelle tente de faire passer sont à la fois écologiques, humanistes et même politiques. L'histoire d'Elzéard Bouffier est en effet considérée dans la littérature écologiste comme une parabole de l'action positive de l'homme sur son milieu et de l'harmonie qui peut s'ensuivre.

Temps et chronologie des événements

Chez Giono le temps que le personnage berger consacre à la reforestation est signe du respect de l'environnement et du développement durable. Le personnage plante des arbres de 1910 à 1947. Il consacre toute sa vie à cette activité. Une telle action dépasse les limites des capacités d'un seul homme.

Début de la plantation. 1910

Rencontre du narrateur avec E. Bouffier. 1913

Début de la première guerre mondiale. 1914

L'après-guerre, second visite. 1918

Visites régulières du narrateur. 1920

Le berger reçoit la visite d'un grand forestier. 1933

Décision de la commercialisation de bois de la forêt. 1939

Dernière visite du narrateur (E. Bouffier a 87 ans). 1945

Mort d'E. Bouffier à l'âge de 89 ans. 1947

Deux axes opposés

Ce que nous pouvons constater c'est que toute la structure profonde de ce texte est fondée sur l'opposition de deux séries d'isotopies qui occupent chacune une place primordiale dans la réalisation de la nouvelle.

Premièrement:

-Isotopie de la destruction ou de la déforestation: la région est victime des réformes agraires; c'est la désertion des villages par les habitants. Nous rencontrons des mots comme: déserts, landes nues, lavandes sauvages, désolation, squelette de village abandonné, maisons en ruine, fontaine sèche, maisons sans toiture, rongées de vent, sécheresse, dépouillé de tout, etc,...; tous illustrent le sens de désolation, de désastre et de déception.

Et deuxièmement:

-Isotopie de la reconstruction ou de la reforestation, traduite par des termes comme: gland, planter, pâture, terre, planter 100 mille arbres, retour des milliers d'habitants, eau, saules, osiers, prêtres, jardins, fleurs, forêt, jardin potager, maisons neuves, fontaine, restauration, réapparition, ruisseau, etc,... tous témoignent d'un retour à la vie.

On peut donc construire le carré sémiotique traditionnel de la manière suivante:

Vie		mort
	X	
Non-mort		Non-vie
= Reforestation		= déforestation

Passer de la mort à la vie équivaut à la reforestation de la région.

Quelques grandes transformations

Cette nouvelle traite du thème de la reforestation d'une région désertique. On y voit un village abandonné en raison des réformes agraires et de l'exode rural. Nous lisons dans le texte «Mais la transformation s'opérait si

lentement qu'elle entrait dans l'habitude sans provoquer d'étonnement. » (Giono, 1953) ou encore: « Il me répondit très simplement que, si Dieu le veut, dans trente ans, il en aurait planté tellement d'autres que ces dix mille serait comme une goutte d'eau dans la mer. » (Giono, 1953)

Nous constatons qu'à la fin du récit, le milieu a littéralement changé et que désormais la reproduction des arbres se fait toute seule, le vent aidant à disperser les graines. La transformation de la contrée s'opère si lentement que personne ne s'en aperçoit. Les événements peuvent donc être considérés comme autant de transformations d'une situation initiale en une situation finale. A la base de ces transformations se trouve un sujet-opérateur (Elzéard Bouffier).

Ces transformations sont d'ordre suivant:

- le désert se transforme en forêt. (Les graines se transforment en arbre).
- Le Berger qui pâturait ses moutons au début de la nouvelle devient apiculteur.
- La région se repeuple par le retour de milliers de personnes.
- La sécheresse disparaît.

Chez Giono aussi les énoncés de « faire » désignent un « faire » ou un « devenir ». Leur contenu désigne un événement dynamique où s'accomplit une certaine transformation (transformation du désert en forêt), la transformation d'un état initial à un état final. Ces deux états final et initial peuvent être construits comme deux états opposés. On peut construire notre carrée sémiotique comme suit:

Vie de la région	Mort de la région
	X
Non-mort	Non-vie
= Forêt	= Désert

Pour faire revivre la région, il faut lutter contre le désert.

Le chêne¹, symbole de développement durable

En raison de sa lente croissance, il faut cent ou cent cinquante ans pour qu'un chêne atteigne la canopée. Mais cette lenteur permet au chêne de produire un bois dense et dur, apprécié pour de nombreux usages. Si on le laisse vivre, le chêne dépasse facilement les cinq cents ans, et parfois jusqu'à plus de 1000 ans. Les chênes sont des arbres à bois dur, un matériau très résistant aux insectes et aux champignons; sa durabilité naturelle est très importante grâce à sa forte teneur en tanin.

Vu la dureté de son bois, cet arbre revêt une valeur symbolique en Europe. Dans plusieurs cultures européennes, il symbolise la pérennité et la durabilité. Les noces de chênes se célèbrent après quatre-vingts ans de mariage dans le folklore français. Plusieurs pays se servent de la branche de chêne comme symbole de stabilité. L'écorce, les glands, et les feuilles, riche en tanin possèdent un pouvoir astringent très puissant.

Le sacrifice de soi ou une éthique d'être pour les autres

La nouvelle de Giono retrace le passage d'un mode de vie individuelle à un mode de vie sociale et collective. Elzéard Bouffier, par ses actes individuels, transforme une région et fait revivre une société. Ce texte véhicule plusieurs significations. Le lecteur peut d'abord y voir un sens humaniste. Sa dimension parabolique et allégorique a d'ailleurs été mentionnée. La morale serait que « l'altruisme est atteint à travers l'individualisme » et, de ce point de vue, Elzéard serait la figure de l'artiste. Le personnage d'Elzéard représenterait par ailleurs plusieurs traits éthiques, comme la vertu du silence et l'abnégation dans le travail solitaire, seules conditions de succès, mais aussi l'amour et la communion avec la nature,

1. Voir L'encyclopédie Larousse en ligne. (Rubrique "Chêne"). Voir aussi le site: WWW.lesarbres.fr/Fiche-noyer.php. Voir aussi: *Dictionnaire des symboles*, James Hall, Traduit en persan par Rogayyeh Behzadi, Farhangué Moaser, 1387 pour la 3^{ème} édition.

jusqu'à la mort. Elzéard est le poète qui répand la culture, c'est en somme un « anti-Oppenheimer »¹. Ce personnage exceptionnel qui s'obstine dans la générosité prêche pour une éthique d'être pour les autres et pour les formes de vie et modes d'existence durables.

Portée écologique

La nouvelle met surtout l'accent sur l'aspect écologique de l'action du personnage qui annonce ainsi, point par point, les fondamentaux du développement durable, décrits cependant bien après la publication de la nouvelle. La portée écologiste de ce texte est souvent soulignée. Cette nouvelle a en effet suscité partout sur la planète des mouvements spontanés pour planter des arbres et à permis de réinvestir les notions de citoyenneté, d'écologie et de développement durable. Elzéard Bouffier comme actant principal possède un caractère exceptionnel et une volonté décisive dans l'élaboration de cette œuvre magnifique. Cet acte de bonne volonté et cet engagement en faveur de la nature placent ce personnage au rang des personnages écologiques.

En lisant l'autobiographie de Jean Giono, on constate que Giono lui-même qui a grandi en Provence, à Manosque, décrit dans ses nouvelles et romans la population, les paysages et la vie provençaux. Son rapport avec l'environnement, son passé, sa participation en tant qu'appelé durant la Première Guerre mondiale, ainsi que l'exode rural dont il a été témoin dans l'arrière-pays provençal, l'ont conduit à cette œuvre humaniste et écologiste.²

1. Julius Robert Oppenheimer, (1904-1967) directeur scientifique du projet Manhattan. Projet de Manhattan est le nom de code du projet de recherche qui produisit la première bombe atomique durant la seconde guerre mondiale.

2. Selon Pierre Citron, spécialiste de Giono, le berger Elzéard Bouffier est certainement un mélange entre la figure parentale de Giono et celle, typique, du « berger du Contadour ». Il pense qu'avec *L'Homme qui plantait des arbres*, Giono a écrit « un de ses rares récits qui soit intégralement optimiste et moral d'un bout à l'autre.

Cette nouvelle correspond pourtant à un amour réel des arbres. Le thème existe en effet depuis longtemps dans l'œuvre de Giono.¹

Avec *L'Homme qui plantait des arbres*, Giono acquiert une posture résolument optimiste. La nouvelle présente une conception écologiste qui contraste avec ses œuvres antérieures, dominées beaucoup plus par la figure du Dieu Pan que par d'autres conceptions. Il retrouve l'unité du cosmos, à travers les thèmes de la régénération naturelle et de la créativité humaine bienveillante.

Chez Giono, on peut dire que la symbolique récurrente de l'arbre est liée à celle de l'ascension spirituelle. Cette nouvelle témoigne du changement qui s'opère chez l'auteur après 1929. Récit à part dans l'univers de Giono, il ne s'inscrit pas dans la continuité des autres. En effet, les nouvelles et romans du « cycle de Pan » dépeignent une nature mythologisée qui fait face à l'homme de manière violente. Dans *L'Homme qui plantait des arbres*, au lieu de représenter des hommes-arbres, Giono représente un homme qui plante des arbres. Il décrit une communion avec la nature, une « symbiose » au moyen de laquelle se forme un homme exemplaire par sa voyance et sa pureté. Démythifiée, cette communion avec la nature se fait immanente et sans perception sacrale. Giono a écrit cette nouvelle sur commande, sans la rattacher à son univers antérieur, dominé par l'apocalypse et la révolte de la nature. Elzéard Bouffier, personnage exceptionnel dans l'univers romanesque de Giono, se contente de planter, témoigne d'un changement dans le monde romanesque de l'auteur.

1. Ainsi, il apparaît dans *Sur un galet de mer* (dès 1923), puis dans *Manosque-des-plateaux* (1930), dans *Que ma joie demeure* (1935) et dans *Les Vraies Richesses* (1942). Le motif se retrouve également dans *Que ma joie demeure*, lorsque le personnage de Bobi suggère de planter des amandiers rouges et des haies d'aubépine. Il fait ensuite une allusion à Jourdan concernant la plantation de chênes. Dans *Les Vraies Richesses*, Giono évoque les « gestes premiers » de la civilisation dont la plantation d'arbres. Enfin, dans *Le Hussard sur le toit* Angelo se demande si son action est plus patriote que celle du berger solitaire qui plante des glands, seul, en compagnie de ses bêtes.

Conclusion

Nous vivons aujourd'hui à une époque où la technologie et le savoir ont fait évoluer notre vision du monde. Les changements considérables de ces dernières décennies ont séparé notre époque du passé. Sans doute, la technologie est-elle la création de l'homme, mais cette même technologie, au lieu d'être dirigée rationnellement, au lieu d'être possédée par l'homme, possède l'homme en raison des mauvaises orientations de la technologie.

Bon		Mauvais
Usage positif de la		Usage négatif de la
technologie (vie)		technologie (mort)
	X	
Non-mauvais		Non-bon
Vie saine et la bonne santé		vie polluée et cancérigène
(vie)		(mort)

L'usage négatif de la technologie est le refus d'une vie saine, le refus de la santé sociale. Et l'usage positif de la technologie est le refus d'une vie polluée et cancérigène.

La science et la technologie ont offert à l'homme d'aujourd'hui une vie plus facile. Or, l'usage incontrôlé de la science et de la technologie peut avoir des résultats désastreux sur la biosphère, sur les êtres vivants, et surtout sur l'homme.

L'homme qui vit pour lui sans songer à la vie des générations futures ne peut garantir une vie et un développement durables. L'éthique de l'environnement doit être une éthique de prévention et de protection. On se demande si les débats concernant la nature et l'environnement songent à protéger la planète ou s'ils témoignent du fait que la vie de l'homme est avant tout en danger?

Nous sommes témoins d'une multitude de théories sur l'éthique de l'environnement. Mais il me semble que pour résoudre ce problème, il faut

aller au-delà des conflits politiques, militaires et économiques et construire une République du monde afin de pouvoir lutter contre les excès, tenir la bonne mesure et choisir le bon chemin.

Dans cette perspective, on se rend compte de l'importance de nos actes, surtout ceux qui valorisent l'homme et son environnement. L'acte de planter, comme d'autres actes analogues, acquiert une vertu axiologique dans l'éthique d'être au monde.

Un exemple antédiluvien de forme de vie et de mode d'existence durables, c'est peut-être la pratique de l'enterrement. Plusieurs critères sont pris en compte pour déterminer une activité sépulcrale et l'existence d'une inhumation volontaire.

On peut constater que depuis bien longtemps, les humains ont pratiqué une forme de vie et un mode d'existence durables. Le fait que nous enterrons les morts ou les incinérons et dispersons les cendres dans la nature prouve une forme d'être au monde et la relation que les humains ont avec la terre. La terre absorbe en elle notre corps. Donc la terre se définit ici comme le moyen naturel de forme de vie et de mode d'existence durables.

Rappelons que dans l'antiquité perse, les zoroastriens n'enterraient pas leurs morts. Selon eux, le corps était impur et souillait la terre nourricière. Les dépouilles des défunts étaient placées dans des tours du silence où elles étaient déchiquetées par les oiseaux de proie. Seuls les os pouvaient alors être ensevelis dans le trou circulaire situé au milieu de la tour.

Dans les deux textes étudiés, le seul lien écologique de reconnaissance, c'est la cultiver la terre et planter des arbres. En d'autres termes, c'est par l'intermédiaire des sources naturelles que les solidarités interhumaines se manifestent et se réalisent.

L'homme ne peut exister sans la planète qui, à son tour, n'aura plus aucun sens sans l'homme. L'homme comme plaque tournant, non pas dans un sens anthropocentrique mais dans une relation d'interdépendance, homme-monde, doit donc opter pour une sagesse, pour une éthique par le moyen desquelles il protège la nature et l'univers où il vit.

Ainsi, contrairement à l'avis de certains théoriciens, l'homme n'est pas aboli, mais a changé de stratégie face à la nature et à l'environnement afin d'instaurer une relation d'interdépendance et de réciprocité. Nous avons vu dans les deux textes que le monde n'acquiert son sens durable ou sa durabilité que si l'on cultive la terre, que si l'on pense aux générations qui viendront après nous. Une stricte relation d'interdépendance et d'interaction se noue entre la nature et culture. Les deux textes discursifient le monde; ils nous invitent à une solidarité avec la nature, à une éthique de vie, à un mode d'existence solidaire.

Il faut dire que la nécessité d'un équilibre entre les valeurs économiques, les valeurs humaines et les valeurs environnementales est à prévoir (le sommet de Paris au décembre 2015 en était un exemple probant). Pour y accéder, il me semble que la mise en œuvre d'une éthique transculturelle ou transnationale est nécessaire pour la protection de l'environnement et le développement d'une vie durable. En d'autres termes, à l'exemple d'une littérature transculturelle, telle que nous venons de le constater à partir de ces deux textes, l'éthique doit aussi se donner un aspect transculturel pour aider à la protection de l'environnement. L'action de l'art et de la littérature, telle que Philippe Daros (2012) la définit, s'interprète, au total, comme la présentation d'un sujet qui pense son identité selon des identifications multiples, selon des relations transculturelles.

Autant les idéologies dogmatiques, fanatiques et dictatoriales sont nuisibles dans les domaines des sciences humaines au progrès et aux développements dynamique et durable de la pensée, autant les exploitations sans contrôles, irrationnelles et abusées de la nature sont dangereuses pour l'environnement, pour la vie et le développement durables.

Nous avons remarqué que dans la République mondiale des lettres, il existe une invisible et puissante fabrique de l'universel littéraire, mais cet universel littéraire est un « universalisme relatif » tel que Philippe Descola (2005) le définit en parlant de nature universel et des cultures relatives. C'est ainsi que la culture de la terre et la culture des signes se rejoignent

pour nous fournir une biosphère et une sémio-sphère dignes de l'homme et de l'environnement.

Bibliographie

- Afeissa, Hicham-Stéphane, 2007, *Ethique de l'environnement, nature, valeur, respect*, Paris: Vrin
- Denis Bertrand, 2002, *Précis de sémiotique*, Paris, Nathan.
- Citron Pierre, 1995, *Giono*, Paris, Seuil, coll. « Écrivains de toujours ».
- Daros Philippe, 2012, *L'Art comme action, pour une anthropologie du fait littéraire*, Paris, Honoré Champion.
- Philippe Descola, 2005, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard.
- Descola Philippe, 2011, *Ecologie des autres, anthropologie et la question de la nature*. Paris, Quae.
- Fontanille Jacques, 2015, *Formes de vie*, Liège, Collection SIGILLA, PUL.
- Fontanille Jacques, Zinna Alexandro, 1999, *Les objets au quotidien*, PULIM.
- Giono Jean, 1980, *Œuvres romanesques complètes: L'Homme qui plantait des arbres*, vol. V, Paris, Gallimard, p. 754-767.
- Giono Jean, 1980, « Notice de *L'Homme qui plantait des arbres* par Pierre Citron », *Œuvres romanesques complètes*, Paris, Gallimard, vol. V, p. 1402-1412.
- Greimas Algirdas Julien, 1970, *Du sens, essais sémiotiques*, Paris, Seuil.
- Jossua Jean-Pierre, 1940, *Pour une histoire religieuse de l'expérience littéraire*, vol. 3: Dieu aux XIXe et XXe siècles, Paris, Éditions Beauchesne, coll. « Beauchesne religions », 306 p.
- Machu-Antoine Anne, 1978, « Fonction et signification de l'arbre dans *Un roi sans divertissement* », *L'Information littéraire*, janvier-février p. 16-20
- Suberchicot Alain, 2012, *Littérature et environnement, Pour une écocritique comparée*, Paris, Honoré Champion.
- Vox Maximilien, 1962, *Regain: Méditations sur la Provence de Jean Giono*, Club des Amis du Livre, pp. 1-7.